

Ludger Grand

12058

34-35

No 34

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

Chanoine DESGRANGES

L'Église et le Progrès Social

BIBLIOTHÈQUE
COLLÈGE DE SAINTE-FOY
410, CHEMIN SAINTE-FOY
10E.

Compte rendu in extenso de l'assemblée du 26 avr
1914, au Monument National

*comprenant le texte complet de la Conférence, la contradiction
présentée par un socialiste, la réplique de l'orateur,
et le discours de S. G. Mgr Gauthier.*



MONTREAL :

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE,
1075, RUE RACHEL.
1914

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1914
1-1914
L'A
que
1914

CATALOGUE
DES PUBLICATIONS EN VENTE AUX BUREAUX DE
L'Ecole Sociale Populaire
1075, RUE RACHEL, MONTREAL

Nos amis apprendront avec plaisir que nous avons pris l'agence générale et exclusive des publications de la célèbre "ACTION POPULAIRE" de Reims, pour le Canada et les Etats-Unis.

On devra donc désormais s'adresser à nos bureaux, 1075, rue Rachel, Montréal, pour tout abonnement aux revues de l'A. P. et pour toute commande de ses diverses publications.

Faire tout mandat, bon ou chèque payable au pair à l'ECOLE SOCIALE POPULAIRE.

Nous recommandons spécialement à nos membres et à nos amis les publications suivantes :

Le MOUVEMENT SOCIAL, *grande revue internationale catholique*, mensuelle. L'abonnement de janvier: \$4.25, payable d'avance.

La REVUE DE L'ACTION POPULAIRE.—Trois livraisons par mois de 48 pages chacune, publiées sous trois titres différents: *Revue de l'Action Populaire*, le 10 de chaque mois; *La Vie Syndicale*, le 20 de chaque mois; *Le Courrier des Cercles d'études*, le 30 de chaque mois. Abonnement annuel à ces trois publications (de janvier à janvier): \$1.75, payable d'avance.

Les BROCHURES JAUNES, monographies, enquêtes, études, leçons, biographies. Près de trois cents ont paru. (Voir catalogue analytique. Envoi *franco* sur demande). Prix: 6 sous le numéro; franco: 7 sous; \$5.00 le cent, port en sus.

Les GUIDES SOCIAUX sont la mise au point annuelle de l'idée sociale, l'inventaire des initiatives nouvelles concernant la famille, la profession, l'analyse substantielle des plus récentes publications, etc.

Guides 1904-06-07-08: 50 sous chacun; franco: 55 sous;
1-12: 75 sous; franco: 80 sous chacun.

90587

ANNEE SOCIALE INTERNATIONALE 1911, 1912, 1913; chaque volume, un millier de pages. Véritables panoramas de l'évolution sociale internationale annuelle. Prix du volume: \$2.25; franco: \$2.50.

No 34

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

Chanoine DESGRANGES

L'Église
et le Progrès Social

Compte rendu in extenso de l'assemblée du 26 avril
1914, au Monument National

*comprenant le texte complet de la Conférence, la contradiction
présentée par un socialiste, la réplique de l'orateur,
et le discours de S. G. Mgr Gauthier.*



MONTREAL :

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE,

1075, RUE RACHEL.

1914

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Nihil obstat,

Marianopoli, die 20a júni, 1914.

E. HEBERT,

Censor librorum.

Permis d'imprimer,

†GEORGES, év. de Philip., adm.

24 juin 1914.

Allocution du Président ⁽¹⁾

Monseigneur, (2)

Messieurs,

Chargé conjointement par Monseigneur l'administrateur, directeur général et promoteur des oeuvres sociales et ouvrières catholiques du diocèse, et par l'Ecole Sociale Populaire, de travailler à l'organisation de cette tournée de conférences que M. le chanoine Desgranges a bien voulu entreprendre chez nos ouvriers, je dois tout d'abord des remerciements chaleureux à ceux dont l'empressement, l'accueil ou le généreux concours en ont assuré le succès.

Mardi de l'avant dernière semaine, ici même, dans cette salle du Monument National, habituée aux fêtes de l'éloquence et aux manifestations d'enthousiasme, mais qui ne se rappelle point de plus beau triomphe, devant une foule compacte d'admirateurs et d'amis, M. Desgranges racontait sa carrière de conférencier. Depuis, il a fait mieux, et chaque soir ou presque, il poursuit et revit, parmi nous et pour nous, avec quel entrain, quelle fougue, quelle magnificence, sa carrière de conférencier.

Nous avons cru avant d'avoir vu, mais nous sommes bien heureux de voir après avoir cru. Nous gardons le mérite de la foi et nous y ajoutons le plaisir de la vision.

Vous aurez eu pour nous, Monsieur le chanoine, pendant votre trop court passage, toutes les bontés d'un frère aîné pour des frères plus jeunes: vous nous aurez prodigué avec la plus franche et la plus large cordialité, toutes les richesses de votre parole, de votre esprit et de votre coeur. Montréal n'a point pu contenir vos ardeurs, et Québec, Ottawa, Valleyfield, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, Joliette, pour ne citer que

(1) M l'abbé Gouin p.s.s. président de l'Ecole Sociale Populaire.

(2) Monseigneur Georges Gauthier évêque de Philippopolis, administrateur du diocèse.

les villes épiscopales, ont vu tour à tour s'épancher sur des auditoires avides le trop plein de nos plénitudes. Apôtre jusqu'aux moelles, type admirable de cette race française qui n'a jamais conçu qu'on pût garder pour soi une idée généreuse, et qui fut et qui demeure l'infatigable semeuse de tout ce qu'elle croit vérité et justice, vous n'êtes descendu de cette chaire de Notre-Dame d'où la doctrine catholique exprimée par votre verbe projeta un si lointain et si intense rayonnement, que pour gravir l'estrade de nos assemblées populaires et faire entendre à nos travailleurs canadiens catholiques les conseils que vous dictaient vos expériences et vos sympathies.

Aujourd'hui moins que jamais, celui qui vous précède à la tribune ne peut avoir l'idée de vous présenter, car vous êtes devenu bien nôtre, et par ce que vous nous avez donné de vous même, et par ce que nous avons fait passer de nous en vous. Ce que nous pensons, vous le pensez; ce que nous aimons, vous l'aimez; ce que nous sentons, vous le sentez: à l'Immaculée-Conception, à Saint-Henri, à l'Enfant-Jésus, à Maisonneuve surtout, où vous ne les avez pas seulement chantées, mais défendues et vengées, vous avez eu pour célébrer nos fiertés et nos gloires, nos fidélités et nos familles, des accents qui venaient du coeur et d'un coeur canadien.

Pourquoi faut-il que vous partiez si vite? du moins vous ne partez pas les mains vides: en échange de ce que vous nous laissez, vous emportez l'admiration, la sympathie, la reconnaissance de tous ceux qui vous entendirent; vous emportez aussi l'espérance: la terre où vous avez semé est une terre généreuse; le bon grain n'y est pas stérile, et quand vous reviendrez — car il est entendu que vous reviendrez — ce sera pour la moisson: j'en ai pour garant la fertilité du sol, la qualité de la semence, et j'ajoute, votre nom, un nom prédestiné qui évoque une idée de récoltes mûres; quand vous reviendrez, monsieur Desgranges, nous engrangerons les premières gerbes.

L'Eglise et le progrès social

Conférence de M. le Chanoine Desgranges.

Monseigneur,

Messieurs et Chers Amis,

Mon coeur est agité en ce moment par des sentiments bien divers :

Sentiment de reconnaissance, pour le public empressé qui ne se lasse pas de ces réunions quotidiennes et qui est venu encore si nombreux ce soir, et pour cette jeune Ecole Sociale Populaire, sous les auspices de laquelle je suis si heureux de parler : j'ai peut-être été la main légère qui a répandu le bon grain, mais elle a été le soc qui a creusé le sillon très profond ; elle sera la faucille qui récoltera la moisson, et je crois bien que c'est elle qui engrangera, comme il est juste.

Sentiment de reconnaissance aussi, pour le cher président, dont l'esprit si clair, si juste, si pénétrant, a été peut-être, aujourd'hui, pour une fois, troublé par la trop grande affection de son coeur. Je crois qu'il a été ainsi conduit à des éloges excessifs ; mais c'est un des défauts qu'on ne reproche jamais à ses amis avec beaucoup de sévérité.

Sentiment de fierté : vous ne sauriez croire, Monseigneur, combien je suis honoré de parler sous le patronage de l'archevêché de Montréal, et avec son expresse approbation ; combien j'ai été soutenu pendant ces quinze jours par la pensée que j'essayais de suivre de loin ceux qui président aux

destinées de ce diocèse : Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, à qui vous me permettrez d'envoyer l'hommage de respectueuse admiration que tout catholique doit à cette grande figure épiscopale ; (*Applaudissements*) et Monseigneur son auxiliaire, qui le représente ici d'une façon si éminente, et qui s'unit si intimement avec son archevêque dans le double souci de faire pénétrer dans ce diocèse l'intégrité des enseignements des Souverains-Pontifes et d'apporter à cette population ouvrière, à ce prolétariat de Montréal, tout ce qui peut le mieux assurer dans l'avenir sa prospérité et son progrès. (*Applaudissements*).

Sentiment de joie ; car rien ne peut m'être plus doux que d'exprimer des idées qui me sont très chères, devant un public qui les écoute avec une si intelligente sympathie, et saura, — on vient de le prédire — les réaliser avec magnificence.

Et aussi sentiment de tristesse ; car je sens que ce soir j'écris les dernières lignes d'une des plus belles pages de ma vie, qui va se retourner. C'est la dernière fois d'ici bien longtemps que je m'adresse à un auditoire montréalais, et c'est un crève-cœur pour moi de vous quitter.

Un poète a dit qu'il y a quelque chose de plus beau que l'amour, c'est le rêve qu'on en fait et le souvenir qu'on en garde. Nous sommes condamnés souvent à ne vivre que de souvenirs. Des rêves, pourtant, à votre sujet, j'en avais fait de magnifiques. Ils s'étaient envolés sous mes yeux éblouis, des lèvres spirituelles et sympathiques de deux de mes très chers amis, qui sont aussi les vôtres, M. Etienne Lamy, de l'Académie Française, et M. l'abbé Thellier de Poncheville. Je dois dire qu'en dépit de la grandeur du rêve, le souvenir le dépassera, et ces souvenirs que j'emporterai, plus beaux que tout ce que j'avais imaginé, resteront la consolation de mes heures de réflexion et de prière.

L'ÉGLISE ET LE PROGRES

Je dois vous parler ce soir d'un sujet grave et discuté : *L'Église et le Progrès*. Je rencontre dès l'abord une catégorie d'adversaires qui s'étonnent de voir rapprocher deux termes qui doivent, à leur sens, demeurer séparés : progrès et religion. D'autres vont plus loin et déclarent qu'il y a entre eux antagonisme, et qu'il faut choisir ; que l'Église représente sans doute une croyance très vénérable — vieille chanson qui a bercé jusqu'à ce jour la misère humaine — mais que le temps est venu de briser avec cette illusion poétique, élevée, touchante, pour marcher résolument vers le progrès matériel qui améliorera d'une façon positive la condition des travailleurs.

Je voudrais au contraire démontrer ce soir que le Christianisme est le principal ressort du Progrès, qu'il communique au dévouement social des lumières et des énergies incomparables, que les véritables hommes de bien comme les grands conducteurs de peuples ont poussé l'humanité vers un idéal plus élevé de justice et de pitié dans la mesure même où ils s'ouvraient à la divine influence de l'Évangile.

QU'EST-CE QUE LE PROGRES ?

Tout d'abord, entendons-nous sur ce qu'est le progrès. Progresser, c'est changer pour le mieux. Le progrès social est l'ensemble des réformes, des lois, des oeuvres qui permettront à tous, surtout aux plus humbles et aux plus déshérités, d'avoir une vie meilleure, un bien-être mieux assuré, une dignité mieux protégée, d'être garantis plus efficacement contre les risques redoutables de la maladie et du chômage ; enfin, de voir écarter autant que possible de leurs regards attristés la perspective désolante d'une vieillesse misérable et abandonnée.

COMMENT REALISER LE PROGRES?

Ce progrès, comment le réaliser?

Il fut un temps où les peuples enfants étaient gouvernés par des tyrans, qui étaient quelquefois bons et d'autres fois mauvais; ces peuples, comme les petits enfants qui vivent avec leur père, pouvaient attendre que le chef du pays, comme le père de famille, leur donnât les réformes dont ils avaient besoin. Maintenant nous sommes devenus hommes; nous sommes des peuples adultes; nous jouissons du suffrage universel — est-ce un bien, est-ce un mal, je n'en sais rien; en tout cas, c'est un fait — et nous devons nous dire que c'est sur nous et nous seuls qu'il faut compter, pour que le progrès se réalise; les réformes, c'est nous qui devons les tirer de notre énergie et de notre générosité.

DEUX MAUVAISES METHODES :

1. LA METHODE DES MATERIALISTES.

En Europe depuis vingt ans on a inauguré deux méthodes, très mauvaises l'une et l'autre, pour réaliser le progrès. Nous avons vu d'abord un certain nombre d'émancipés, qui prétendent ne plus croire, s'être libérés des dogmes et des habitudes chrétiennes, et qui cependant n'ont jamais recours qu'à la prière; mais ils ont laïcisé le *pater noster*. Nous ne les trouvons plus dans les églises, mais dans les antichambres des ministres, et là nous les voyons joindre les mains et interpellier en ces termes la divinité politique:

“Monsieur le Ministre, donnez-nous aujourd'hui notre pain, avec beaucoup de beurre; fleurissez notre boutonnière; faites tomber sur nous de bonnes places; faites que nous ayons de beaux traitements, de beaux salaires, sans travailler longtemps; faites que nous ne fassions plus notre service militaire

(c'est une prière qu'on ne fait pas ici, mais on la fait beaucoup chez nous) ; et enfin (je crois qu'on la fait ici, celle-là), faites payer les impôts par nos voisins. (*Rires*).

Hélas ! les divinités nouvelles qui s'appellent messieurs les sénateurs ou messieurs les ministres, ressemblent à ces dieux dont nous parlent les Psaumes, qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point ; et sur le Palais Bourbon, notre Palais Bourbon, on pourrait inscrire cette devise : Ici l'on pompe, mais l'on n'arrose pas. (*Hilarité prolongée*).

2. LA METHODE DES REVOLUTIONNAIRES.

Fatigués d'une méthode qui ne leur rapportait pas grand chose, les partis révolutionnaires, dans tous les pays qui constituent la vieille Europe, se sont dit qu'on n'arriverait pas à voir lever le beau matin sans faire ce qu'on appelle le grand soir, c'est-à-dire sans arriver à une sorte de chambardement général fait de violence, après lequel tout le monde serait heureux.

Je n'ai pas une grande confiance dans ce chambardement révolutionnaire. Quand vous avez mal aux dents et que vous vous cognez la tête contre les murs, cela ne guérit pas vos dents et cela endommage votre tête. Je crois que les procédés révolutionnaires ne valent pas mieux. J'en ai du reste un exemple tout personnel. Un jour que je donnais une conférence publique, à Bégles, près de Bordeaux, un certain nombre de révolutionnaires, jugeant que leurs arguments n'avaient pas été à l'honneur, pensèrent qu'en allant m'attendre après la sortie, à quelque distance du lieu de la réunion, ils pourraient, à la faveur des ténèbres, prendre une revanche appropriée à leurs moyens intellectuels ; ils se postèrent donc dans une ruelle sombre où devait s'engager la voiture qu'on m'avait

envoyée pour me ramener à Bordeaux. J'avais deux contradicteurs qui s'appelaient MM. Ladevèze et Socholover. Ils n'avaient pas pris, comme moi, la sage précaution de retenir un fiacre. Quand ils aperçurent le mien à la porte, ils ne pensèrent pas que leur virginité anticléricale pourrait être compromise en s'installant dans une voiture commandée pour un curé. Des amis qui guettaient ma sortie, pensant que c'était moi, se pressèrent au devant du fiacre et crièrent à pleins poumons : "Vive l'abbé Desgranges." Commodément assis à l'intérieur, derrière les glaces, mes deux adversaires jouissaient délicieusement de ces ovations sympathiques. Mais, à quatre ou cinq cents mètres de là, quand on arriva dans cette rue noire où les révolutionnaires m'attendaient, ceux-ci se précipitèrent avec des gourdins et des pierres, cassant les vitres, brisant le fiacre et blessant les deux pauvres gens, malgré le cocher qui criait "Vive la Sociale", et à qui on donnait des coups de bâtons en disant : "Hypocrite, tais-toi." L'équipage ne dut son salut qu'au pas rapide des chevaux, qui réussirent enfin à échapper à cette tourbe ; mais, deux ou trois jours après, rencontrant au théâtre de Bordeaux les mêmes adversaires, et causant des méthodes révolutionnaires, je leur en fis observer le danger : "Si vous aviez été tués tous les deux au cri de "A bas la calotte", parce qu'on vous aurait pris pour moi, croyez-vous que cela n'aurait pas été un grand, un irréparable malheur." (*Rires*).

Eh bien, voyez-vous, messieurs et chers amis, la manière révolutionnaire et violente ne peut aboutir qu'à des résultats de ce genre. La violence est toujours un aveu de faiblesse, et toutes les fois qu'on a recours à cette arme, que la conscience comme la raison condamne, on est sûr d'arriver à peu près à l'opposé du but que l'on cherche à atteindre.

LA VRAIE METHODE : L'EFFORT GENEREUX D'UN
GRAND NOMBRE.

Nous ne sommes ni de ceux qui adressent aux divinités politiques des prières inefficaces, ni de ceux qui croient à la violence. Nous pensons que ce qui peut amener le progrès, c'est l'effort généreux d'un nombre de plus en plus considérable de citoyens.

Pour me faire bien comprendre, me trouvant en ce moment devant une place où un orchestre choisi fait entendre généralement des airs harmonieux, je vous proposerai cette comparaison : Qu'est-ce qui permet à une fanfare ou à un orchestre de faire de la bonne musique ? Il faut, sans doute, un bon chef d'orchestre et de bonnes partitions ; mais surtout de bons musiciens, et des musiciens qui ne perdent pas leur temps à se disputer entr'eux, à s'égratigner, à se battre. Si la clarinette donne des torgnoles au piston, si la grosse caisse envoie des coups aux cymbales, et si le premier violon explique au second violon que vraiment le chef d'orchestre a une figure peu sympathique, vous n'aurez pas une bonne harmonie. (*Rires*). Ce qu'il faut pour qu'une fanfare soit harmonieuse, c'est, avec un bon chef d'orchestre, et des partitions exactes, que les musiciens soufflent dans leurs instruments ou râclent leurs violons en mesure. Voilà ce qui importe : vous n'aurez de bonne musique qu'à cette condition.

Cela paraît très clair quand il s'agit d'un orchestre ou d'une fanfare ; c'est exactement la même chose quand il s'agit d'une nation ; on ne peut obtenir de bons résultats que si tous les citoyens soufflent dans leurs instruments, jouent d'une façon harmonieuse, conformément à leurs aptitudes, conformément au rôle qu'ils sont appelés à tenir dans la société ; c'est de cela seulement que résultera un ensemble qui s'élèvera graduellement et réalisera le progrès.

UNE DIFFICULTE : COMMENT DETERMINER DES HOMMES A SE DEVOUER POUR DES INCONNUS ?

Mais voici une grosse difficulté : Qu'est-ce qui nous déterminera à travailler pour le progrès ?

Je m'explique que nous travaillions pour nous-mêmes. Quand vous partez tous les matins pour aller à votre usine ou à votre bureau, cela se comprend, vous y allez pour gagner votre vie. Vous êtes obligés de payer vos fournisseurs, de payer votre boulanger, votre boucher, et, comme on le fait chez nous, d'aller souhaiter la fête à votre propriétaire un certain nombre de fois par année ; cela ne vous amuse pas trop, ni moi non plus, mais il faut le faire tout de même. Et pour pouvoir vivre, pour pouvoir être habillé, pour pouvoir être logé, il faut gagner de l'argent ; c'est la raison pour laquelle vous allez travailler tous les jours.

Vous travaillez aussi pour une autre raison, encore plus honorable, et qui vous détermine à de très grands efforts. Quand vous rentrez chez vous le soir, après une journée de labeur pénible, que les petits qui sont à la maison vous accueillent en vous tendant les bras, qu'ils montent sur vos genoux, petites filles et petits garçons, en vous disant, la petite fille, qu'elle serait contente d'avoir une jolie robe, le petit garçon, qu'il lui faut un costume neuf, vous vous dites que c'est bien cher, mais vous les leur donnerez tout de même pour ne pas mettre en larmes ces yeux qui vous regardent si doucement, et pour les contenter, vous travaillez plus fort. Vous n'êtes pas des héros en agissant ainsi, vous êtes simplement de bons pères ; vous vous laissez aller aux élans spontanés de votre cœur et cédez aux sentiments qui emplissent toute âme paternelle.

Tout cela est très bien, mais quand il s'agit de travailler pour des hommes qu'on ne connaît pas et qu'on ne connaîtra.

jamais, — c'est le cas dans presque toutes les oeuvres sociales — quand il s'agit, par exemple, lorsqu'on s'appelle saint-Vincent de Paul, de fonder l'oeuvre des Enfants Trouvés, de susciter des légions de filles admirables, qui iront sur les champs de batailles, partout où il y a de la souffrance humaine à soulager; quand on s'appelle Jean-Baptiste de LaSalle, et qu'il s'agit, dans une nation qui s'est de plus en plus embourgeoisée, de fonder des petites écoles où l'on enseignera en français et où l'on permettra aux enfants du peuple, aux enfants du laboureur et de l'artisan, de s'instruire afin de se faire honneur dans la vie, par quel sentiment pourra-t-on bien être soutenu? Croyez-vous que Jean-Baptiste de LaSalle ait été soutenu par la pensée de plaire aux petits garçons quand il a ouvert ses premières écoles? Les petits garçons de dix ans n'ont pas du tout envie d'aller à l'école. Les parents ne comprennent pas toujours, ils ne comprenaient pas à cette époque les bienfaits de l'instruction. Et les personnages politiques du temps n'encourageaient pas beaucoup Jean-Baptiste de LaSalle. Il a accompli cependant cette oeuvre magnifique qui a consisté à fonder partout ces écoles chrétiennes qui ont été la force de notre prolétariat français.

Et quand votre admirable Dollard est parti avec ses dix-sept compagnons, est-ce pour son intérêt qu'il allait se faire tuer là-bas par les sauvages? N'était-ce pas pour sauver la colonie? Sauver des hommes qu'il connaissait mais sauver aussi des hommes qu'il ne connaîtrait jamais, vous, qui êtes venus après lui et êtes les bénéficiaires de son héroïsme. Il est mort avec ses compagnons pour ceux qui viendraient après lui et qu'il ne connaissait pas encore. (*Vifs applaudissements*).

NECESSITE D'UNE FORCE QUI NOUS POUSSE.

Quel est donc le mobile qui l'a fait agir? Il y en a qui disent: Cela n'a rien à voir avec la religion, cela n'a

rien à voir avec l'âme. Erreur ! il s'agit justement de ce qui est en nous de plus intime et de plus profond. Nous n'agissons jamais qu'en vertu de ce qui se passe dans notre conscience et dans notre coeur. Quand un char passe dans la rue, s'il cesse d'être en communication avec la force électrique, ou si la force électrique faiblit, le char s'arrête. De même, nous ne pouvons accomplir des actions, surtout des actions persévérantes, nous ne pouvons nous dévouer tous les jours de notre vie à de grandes causes, qu'à la condition d'avoir une force intime ; si nous n'avons pas dans la conscience et dans le coeur ce quelque chose qui nous pousse sans cesse, nous nous arrêterons, nous vivrons lâchement, nous nous endormirons dans l'égoïsme, dans les plaisirs voluptueux, nous n'accomplirons rien de bon pour nos frères. Voilà la vérité et si dans cette salle — ce que je ne pense pas — il se trouvait des gens qui estiment que ce qu'il y a de mieux pour le progrès, c'est de ne croire à rien, c'est d'avoir une âme absolument vide de préoccupations religieuses, ceux-là, je serais heureux qu'ils viennent le démontrer à cette tribune.

IMPUISSANCE DE CEUX QUI NE CROIENT A RIEN.

Ah ! j'en ai connu en Europe de ces hommes qui ne croient à rien, et je vous assure que je n'ai pas eu de peine à me rendre compte que l'incroyance était pour eux une cause générale d'infécondité.

Quand je discute, quelquefois, en réunions publiques, et que je veux résumer l'oeuvre spéciale accomplie pendant trente ans par ces matérialistes et ces athées qui ont été, malheureusement, à la tête de notre pays, j'ai coutume — car, quand je parle de choses tristes, j'aime à les exprimer par des symboles gais — de résumer ces trente années par un apologue qui est

devenu célèbre dans les journaux socialistes français ; l'apologue du chameau. J'explique à mes auditeurs que s'ils veulent comprendre la politique des matérialistes, des hommes qui ne croient à rien, au point de vue social, ce qu'ils ont fait pour le peuple depuis trente ans, ils n'ont qu'à regarder une jolie caricature de Caran-d'Ache, en trois parties. "Comment peut-on bien décider le chameau à courir dans le désert par la chaleur qu'il y fait?"

Dans le premier tableau, on voit un chameau qui n'a pas du tout envie de marcher. En face de lui, un voyageur, botté, harnaché, avec son casque colonial sur la tête, essaie de lui expliquer qu'il serait bien aimable de partir ; mais le chameau hoche la tête, et comme on dit en argot parisien, ne veut rien savoir.

Second tableau. Le voyageur a trouvé le bon système. Il sait que le chameau aime beaucoup les bouteilles de soda. Cela, je ne l'ai jamais vérifié, mais il paraît que c'est ainsi. Alors, il met une bouteille de soda à l'extrémité d'une baguette, monte sur les épaules de l'animal, et place la bouteille à peu près à cinq pouces des lèvres du pauvre chameau, qui, voyant ce soda et en ayant envie, se met à courir pour l'attraper. Seulement, comme le voyageur est sur ses épaules, il se trouve que le soda est toujours à la même distance des lèvres de la bête, et marchant, courant le plus qu'elle peut, elle n'arrive à attraper qu'une chose, c'est le but du voyage.

Troisième tableau. Lorsqu'on est arrivé au terme, le voyageur ramène la bouteille de soda, la verse dans un verre, y ajoute une goutte de kirsh, et la boit à la santé du chameau. (*Applaudissements*).

Vous applaudissez, mais les vieux travailleurs français n'applaudissent pas, parce qu'ils comprennent de suite la leçon de cet apologue. Quand ils ne la comprennent

pas, je la leur explique : Le chameau, sauf le respect que je vous dois, c'est vous ; le voyageur, c'est le politicien. Les politiciens ont bien envie de monter sur vos épaules pour arriver à ces pays heureux qui s'appellent une bonne sinécure, une bonne place. Alors, ils vous font voir un soda, qui s'appelle le milliard des congrégations, la suppression du budget des cultes ; et le pauvre chameau prolétaire marche tant qu'il peut.

On lui avait promis en 1900 que si on expulsait les congrégations, il y aurait un milliard pour les vieux travailleurs. Quand je parle de cela à nos auditoires, je propose aux vieux travailleurs qui m'écoutent, et qui auraient touché leur part du milliard, de vouloir bien s'avancer, et je leur promets de faire faire gratuitement leur photographie en trois épreuves, une pour eux, une pour leur épouse, et une autre pour moi, car je fais collection de photographies de vieux travailleurs ayant touché leur part du milliard des congrégations. Eh bien, depuis dix ans que je demande, du nord au midi, de l'est à l'ouest, qu'on veuille bien me faire ce plaisir, personne n'est encore venu et mon album est resté vide.

Quand j'ai développé ces considérations, et beaucoup d'autres, je rencontre souvent des socialistes qui me disent : "Ce n'est pas étonnant, monsieur l'abbé ; vous avez raison, tout ce que vous dites est vrai ; nous avons été dupés ; mais c'est qu'il y a eu chez nous des traîtres." — "Des traîtres ? je ne trouve pas." — "Voyez donc un homme politique comme M. Briand ; c'était autrefois un révolutionnaire socialiste ; maintenant, quand nous voulons faire la grève des chemins de fer, c'est lui qui nous boucle." — "Ah ! vous trouvez qu'il a été un traître, M. Briand ; je trouve moi qu'il a été tout à fait logique avec les principes que vous lui avez inculqués. Qu'est-ce que vous

avez dit à M. Briand ? “ Vous savez, mon ami, le ciel, psst ! ça n'existe pas, ce sont des histoires de curés, il ne faut pas y croire.” M. Briand a dit : “Puisqu'il n'y a pas de ciel après la mort, je vais tâcher d'entrer au paradis terrestre tout de suite. (*Rires*). Et puisque le paradis terrestre, c'est, pour moi, une salle à manger ministérielle, je vais y entrer. Et comme, malheureusement, il n'y a pas place pour tout le monde, je vais y installer cinq ou six bons amis, nous fermerons la porte, et si les autres crient, on leur enverra quelques balles Lebel, comme dans les champs de Draveil et de Villeneuve-sur-Lot.” Voilà. C'est très logique. Quand vous dites à un homme qu'il n'y a rien à espérer après la vie, il dit : Je veux jouir dès à présent. C'est tout naturel. Et ceux qui ont été les loups les plus terribles deviennent de très bons chiens de garde ; car il n'y a pas de meilleur chien de garde qu'un loup domestiqué.” (*Rires*).

On a dit, toujours aux mêmes hommes : “ Vous savez, il n'y a pas de justice, il n'y a pas de Dieu ; il n'y a que la conscience.” Alors, ils se sont dit : “ La conscience, oh ! je m'entendrai toujours bien avec elle.” Quand on n'a affaire qu'à la conscience, elle arrive à devenir bientôt un bon camarade, en attendant qu'elle soit un bon complice. Quand on n'a pas à rendre compte de ses actes à une justice supérieure, on arrive à s'inquiéter fort peu de ceux qui sont broyés par ce que l'on entreprend et ce que l'on fait ; on veut, coûte que coûte, entrer dans le paradis terrestre ; s'il faut écraser quelques concurrents, tant pis, on les écrase ; on n'a de compte à rendre qu'à soi-même ; on n'a pas une divinité qui vous juge, qui vous doit traiter selon vos actes, et qui vous oblige de vous tenir toujours en face de votre devoir.

Qu'est-ce qu'on leur a dit encore à ces hommes ? On leur a dit : “ Vous savez, moi, je ne crois qu'à ce que je vois et qu'à ce que je touche.” C'est vrai, il y a beaucoup de

gens qui ne croient plus qu'à ce qu'ils touchent, aujourd'hui. Qu'est-ce qui arrive alors ? On ne voit plus dans la vie que la lutte, une lutte féroce, où ce sont les plus forts qui l'emportent sur les plus faibles. Regardez dans ces villes de fer qui vous entourent ; vous constatez que c'est la lutte pour la vie, la lutte cruelle et farouche, la lutte à la poursuite du dollar, la lutte pour parvenir à jouir davantage et à être plus heureux, une concurrence impitoyable, qui écrase les plus faibles pour permettre aux plus forts de réussir. Et quand pour échapper à cette vision, quand, pour chasser de vos regards cette lutte farouche et terrible, vous essayez de vous perdre dans les grands bois, vous vous apercevez que la nature vous présente le même spectacle ; que les insectes, les oiseaux, les animaux qui peuplent les forêts, bataillent les uns contre les autres et cherchent à s'entre détruire. Si vous contemplez les arbres eux-mêmes, vous en remarquez quelques-uns qui ont grossi démesurément, qui étendent leurs magnifiques ramures autour d'eux et vous engagent à vous asseoir à leur ombre ; et vous voyez, autour de petits arbustes desséchés, étiolés. Quand vous vous demandez pourquoi les uns ont grossi tandis que les autres dépérissaient, la réponse est facile : ceux qui grossissent, ce sont ceux qui ont absorbé la sève qui se trouve autour de leurs racines, qui ont empêché de vivre ceux qui mourront bientôt sous leur ombre. Et alors, si vous ne croyez que ce que vous voyez, que ce que vous touchez, vous vous dites que puisque c'est ainsi la loi de la vie, il faut que, vous aussi, vous tâchiez d'être le plus adroit, le plus fort ; que puisque sur cette terre il doit y avoir celui qui roule le voisin et celui qui est roulé, celui qui opprime et celui qui est opprimé, celui qui vole et celui qui est volé, il vaut mieux être des premiers que des seconds. (*Sensation dans l'auditoire*).

LA LEÇON DE LA CROIX

Mais il est quelque part un arbre qui nous donne un autre exemple et une autre leçon, l'arbre dressé sur le Calvaire, ce grand arbre de la Croix, où nous voyons le Christ qui meurt en étendant les bras, comme pour embrasser l'humanité toute entière, dans un geste géant de charité et de fraternité divine, le Christ qui meurt après avoir, non pas absorbé la sève d'aucun être, mais après avoir, au contraire, donné pour l'humanité jusqu'à la dernière goutte de son sang. (*Applaudissements prolongés*).

TRANSFORMATION DU MONDE PAR LA CROIX ET L'AMOUR DU CHRIST.

Que nos adversaires le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, pour quiconque sait quelques mots d'histoire, il est incontestable que dans cet univers, c'est à partir de la croix que se développent à travers le monde la fraternité, la justice, le progrès. Allez donc voir les peuples qui vivaient avant le Christ, combien profonde était leur barbarie; de quelle façon odieuse les femmes, les enfants, les faibles, étaient opprimés par les forts; comment les maîtres inhumains courbaient sous le joug impitoyable de leur férocité les misérables esclaves. Etudiez l'histoire de ces deux mille ans; examinez l'univers aujourd'hui connu; vous apercevrez comme deux versants, l'un qui est éclairé par la lumière de la civilisation: celui qui plus ou moins reçoit l'influence de l'Évangile, l'autre qui est plongé dans les ténèbres de la corruption et de la barbarie: les peuples qui ont ignoré et renié le Christ et son Église. Et c'est une loi que je défie de voir démentie, de voir violée sur un point quelconque de l'univers, à une époque quelconque de l'histoire,

que partout et toujours, la civilisation monte, s'épure, devient plus juste et plus belle, dans la mesure même où l'esprit de ce Christ qui a fondé la fraternité sur la terre, qui non seulement en a gravé l'idée dans les consciences, mais en a donné des exemples si entraînants qu'il a été impossible de ne pas les suivre, dans la mesure où l'esprit du Christ règne sur les peuples, la civilisation avance et les peuples arrivent au progrès. (*Applaudissements*).

J'aimerais à faire défiler, devant vous, depuis Jésus-Christ, l'immense cortège des misérables, paralytiques, vieillards, malades, prisonniers, orphelins, lépreux, abandonnés de toutes sortes; il y en a des millions, des milliards; vous verriez autour d'eux, pansant leurs plaies, apaisant leurs désespoirs, chantant à leurs oreilles la chanson ineffable de la douceur et de l'espérance, des hommes et des femmes, portant des habits bien différents, des cornettes bien différentes, les uns vêtus en laïques, les autres vêtus en religieux. Pour parler de votre histoire proprement canadienne, depuis trois siècles, si ce cortège passait, vous le verriez accompagné des légions secourables et bienfaitantes de ces soeurs Grises et de ces soeurs Noires, de ces soeurs de la Providence et de la Miséricorde, de ces religieux et religieuses de tous ordres, et de ces hommes et de ces femmes qui n'ont pas de costume spécial, mais qui ressemblent aux autres par un trait qui les classe tous sans exception dans la même catégorie: ils ont sur la poitrine la croix du Christ Jésus et dans le cœur la foi en Celui qui a sauvé le monde et fondé la fraternité sur la terre, en donnant tout son sang. (*Applaudissements*).

En dehors de ceux qui ont ainsi la foi en Jésus-Christ, je vous défie de me montrer des hommes qui, d'une façon durable, se soient vraiment donnés, dévoués, jusqu'à la mort, jusqu'au sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher.

A côté de cette innombrable foule d'hommes et de femmes qui sont venus au secours de la misère et de l'ignorance humaine à travers les âges, je voudrais vous montrer les gouvernants, les chefs d'état qui, portés naturellement à la tyrannie ont été amenés par l'influence du christianisme, à se considérer comme les serviteurs de Dieu et des peuples qu'ils avaient à régir. Lisez les pages d'histoire où se trouve raconté ce qui s'est passé après la conversion de Constantin. Il y avait eu pendant trois siècles des empereurs romains, pénétrés de paganisme, représentant le pouvoir le plus tyrannique et le plus cruel. Dès que Constantin a vénéré la croix, qu'il s'est donné au Christ Jésus, que l'Evangile a touché son cœur, dans les vieux codes romains, toutes les pages infâmes, toutes les pages tachées de sang sont déchirées les unes après les autres ; et les articles les plus favorables aux travailleurs, les plus favorables à la dignité humaine, à la fraternité des hommes, s'y inscrivent peu à peu ; de sorte que nous trouvons entre l'an 314 et l'an 340, dans cette période relativement si courte, toute une législation ouvrière admirable, qui s'est comme insérée entre les lignes de ces vieux textes romains, pourtant si traditionalistes et si figés. Dans ces vieilles formes et dans ces vieilles traditions, tout cela s'introduit sous l'influence de l'Eglise, sous l'influence du christianisme, qui, ayant amolli le cœur farouche de Constantin, fait pénétrer de la justice et de l'amour dans les codes, dans les institutions, dans les cœurs, dans les âmes, dans les moeurs elles-mêmes. (*Applaudissements*).

L'histoire tout entière, si nous pouvions l'étudier de près, nous montrerait ainsi la civilisation s'établissant et se développant à toutes les époques et sous toutes les latitudes, par cette influence certaine, inlassable, de l'amour du Christ, de l'Eglise, qui donne aux hommes la lumière, leur rappelle

les principes, et les guide dans les bonnes voies, des sacrements : de l'Eucharistie qui régénère nos coeurs, de la confession qui les purifie ; et tous ceux qui sont ainsi renouvelés, pensant que le Christ a donné l'exemple de la fraternité et qu'il a passé son temps à faire du bien à son prochain, s'arrachant pour un grand nombre à leurs passions et à leurs richesses, n'ont plus qu'une ambition, consacrer tous les jours qui leur restent à vivre au service des misérables et des abandonnés. (*Vifs applaudissements*).

Voilà ce que nous voyons sous l'influence chrétienne ; et quand nos adversaires nous demandent : Qu'avez-vous fait depuis vingt siècles ? nous pouvons leur répondre : Oh ! dites-nous plutôt ce que nous n'avons pas fait, et montrez-nous le point, aussi petit et aussi infime qu'il soit, dont notre civilisation puisse s'enorgueillir, qui ne porte l'empreinte ineffaçable de l'Evangile et de l'Eglise.

REPOSE AUX OBJECTIONS :
LA MORTIFICATION INDISPENSABLE POUR
RETABLIR L'EQUILIBRE SOCIAL.

Oh ! je sais bien que nos adversaires nous font quelques reproches. Ils nous disent : n'êtes-vous pas une morale de mortification ?

Oui, nous sommes une morale de mortification. Nous disons aux gens qu'il ne faut pas qu'il y en ait une moitié qui meure d'indigestion quand l'autre moitié meurt de faim. C'est une morale qui est très belle. Nous disons : Il ne faut pas tirer toute la couverture de son côté, il faut en laisser un peu pour le voisin. C'est de la mortification, cela, car celui qui ne prend pas toute la couverture est obligé de se mortifier de la moitié qu'il laisse à l'autre.

Ce qui est dangereux, ce n'est pas l'esprit de mortifi-

cation, c'est l'esprit de cupidité. Les hommes dangereux, ce sont les gourmands, les gloutons, les avides. Au contraire, celui qui se prive, qui se fait tout petit et qui économise, celui-là seul peut être généreux et bon. Il ne mange pas toute sa part. Non seulement, il laisse celle du voisin, mais il peut encore en faire une petite pour les déshérités. C'est parce que le Christianisme est une morale de mortification qu'il rétablit l'équilibre social. (*Applaudissements.*)

*LE DOGME, SOURCE DE LUMIERES PLUS
ABONDANTES.*

On nous dit encore: Vous êtes des hommes qui croyez à des dogmes.

Parfaitement, et c'est pour cela que nous marchons d'une façon assurée, car les dogmes sont comme ces candélabres éblouissants qui se trouvent dans vos avenues à Montréal. Les dogmes chrétiens, ces vérités religieuses que portent les évêques et les papes, ce sont de magnifiques lampadaires qui éclairent notre route pendant la nuit et nous permettent de marcher d'un pas assuré. Et c'est parce que nous croyons à des dogmes et à des vérités religieuses, parce que nous avons l'Eglise maternelle qui ne cesse de nous apporter ses lueurs éblouissantes, que nous marchons sans tâtonner.

Nous ne sommes pas de ceux qui veulent éteindre les étoiles, sous prétexte que la lumière trouble notre liberté. Allons donc ! ce qui trouble la liberté, c'est l'ignorance, c'est la nuit. Ce que nous désirons, nous, catholiques, c'est le plein jour; et nous l'avons, le plein jour, en unissant toutes les connaissances que la science nous donne à toutes les connaissances que la religion nous apporte. Nous sommes les plus éclairés des hommes, parce que les deux sources de

lumière, l'humaine et la divine, nous éclairent toutes deux ensemble. (*Applaudissements.*)

*LE CIEL, CONSECRATION DES EFFORTS
GENEREUX.*

On nous dit encore : Vous êtes des hommes de résignation ; vous dites que plus on est malheureux sur terre, plus on sera récompensé au ciel ; par conséquent, il faut renoncer au progrès, il faut demeurer bien souffrant et bien pauvre, pour être bien récompensé.

Allons donc ! où avez-vous pris cela ? où avez-vous vu que nous devons nous résigner à la misère ou à l'injustice d'autrui ? Nous pouvons accepter pour nous quelques misères, mais nous ne devons jamais souffrir la misère des autres. Le ciel qui nous est promis ne sera pas la récompense d'une résignation paresseuse ; ce sera, au contraire, la consécration éternelle de l'effort que nous aurons accompli chaque jour pour réaliser autour de nous plus de justice et plus d'amour. Voilà la vérité évangélique. L'homme qui resterait inerte dans ce monde, passant son temps à fixer ses yeux vers le ciel, récitant des prières et ne s'occupant pas du tout de son prochain ne pourrait pas se sauver, car le second commandement est égal au premier : "Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même." Et ceux qui n'aiment pas leur prochain comme eux-mêmes, ceux qui n'accomplissent pas tous les jours leur devoir de justice et de fraternité, ceux qui ne s'élèvent pas chaque jour à une perfection plus haute, en essayant de rendre meilleurs ceux qui les entourent, ceux-là n'accomplissent pas ce grand commandement d'amour, qui est à la base du christianisme et que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu précisément prêcher sur la terre.

Vous voyez donc bien que tout ce qui constitue le catholicisme, sa morale et ses dogmes, toutes les vérités que comporte la croyance à l'Eglise catholique, tout cela nous pousse d'une façon merveilleuse à réaliser le progrès ; et ne soyez pas surpris qu'au cours des siècles, l'histoire de la civilisation se confonde avec l'histoire du catholicisme lui-même, puisque la doctrine catholique est si merveilleusement apte à produire en nous les lumières et les énergies qui font de tous les peuples et de tous les individus les vrais réformateurs sociaux, les vrais artisans de progrès. (*Applaudissements*).

LA QUESTION OUVRIERE.

Et maintenant, j'arrive à un point plus particulier et qui nous intéresse d'une façon spéciale. La question sociale a changé à tous les siècles ; elle s'appelait autrefois la question de l'esclavage ; elle s'est appelée pendant longtemps, dans les pays d'Europe, la question du servage ; elle s'est appelée la question des guerres féodales et de la Trêve de Dieu ; aujourd'hui, elle s'appelle la question du salariat, la question de la lutte entre le capital et le travail. Il s'est produit depuis cinquante ans une situation nouvelle ; nos villes se sont transformées d'une manière soudaine, elles sont devenues ces grandes cités industrielles, où les ouvriers vivent entassés autour de l'usine, où nous les voyons tous les matins partir en grand nombre, s'introduire dans de grands chantiers, dans d'immenses ateliers ; alors qu'autrefois on avait le petit atelier familial, nous avons aujourd'hui le régime de la grande industrie, les grandes agglomérations ouvrières. Or, tout naturellement, ces ouvriers, perdus, noyés dans ces vastes cités industrielles, ont besoin d'être soutenus par cette force incomparable, la force de l'association.

NECESSITE ET PUISSANCE DES UNIONS

Vous avez, je crois, au Canada, comme en Europe, des hirondelles; vous en avez vu souvent. Si, par hasard, vous en avez pris une dans vos mains, vous avez été frappé de constater combien ce petit corps est frêle; petites pattes, petites ailes, petits os qui ploient sous la paume de la main qui se resserre, petit gosier qui pousse un cri de douleur quand vous serrez cette petite poitrine; il semble que vous n'ayez qu'un geste à faire pour la tuer, la petite hirondelle. Laissez-la aller. Elle va se retrouver avec ses soeurs. Bientôt vous en verrez des multitudes qui s'assembleront. Tout à coup, à un signal, elles s'élèveront dans l'air; et ce petit oiseau, si frêle, n'aura pas peur, car il verra l'ombre de l'immense armée d'hirondelles qui se projette sur la terre au moment où elles prennent leur envol, et cela lui paraîtra quelque chose de puissant et de magnifique. Soutenues les unes par les autres, associant leurs efforts, leurs désirs, leur courage, les voici qui traversent nos océans; elles s'élèvent au-dessus des tempêtes; elles regardent d'un oeil serein la vaine agitation des flots; elles parcourent des milles et des milles, ainsi groupées, bravant les intempéries, arrivant quand même; et au bout d'un certain nombre de jours, elles abordent sur de nouveaux rivages pour y trouver des climats meilleurs.

Voilà ce que peut faire la force de l'association; voilà comment ce pauvre petit oiseau si frêle que vous teniez dans votre main et qu'il vous suffisait de presser un peu pour l'étouffer, comment ce petit oiseau, quand il s'unit avec les autres oiseaux ses frères, peut devenir une force magnifique.

Eh bien, ce petit ouvrier que voilà, à la porte de l'usine, qui demande timidement une place qui lui donnera un salaire, qu'il est petit, lui aussi. Il suffit qu'on lui

réponde "non", pour que ce soit la faim pour lui et pour les enfants qu'il a à la maison; il suffit qu'on ne l'embauche pas, qu'on en prenne un autre, pour que la misère vienne désoler son foyer, et que, rentrant chez lui, il voit les petits êtres à qui il a donné le jour, pleurer parce qu'ils n'ont pas de pain. Il est bien désarmé, et s'il est tout seul, il semble que tout peut l'écraser; mais s'il s'unit avec les autres, il devient lui aussi quelque chose de magnifique et de puissant; la solidarité, la fraternité ouvrière, groupant tous les travailleurs, en fait une force incomparable; et nous ne serons jamais de ceux qui diront aux prolétaires, ouvriers des villes et des champs, de ne pas s'unir pour défendre leurs intérêts et leurs droits, pour défendre les intérêts encore plus chers de leurs femmes et de leurs enfants.

Mais ces associations, qui peuvent aujourd'hui jouer un rôle immense, que seront-elles? seront-elles neutres?

UNIONS NEUTRES OU UNIONS CATHOLIQUES ?

Ah ! quel vilain mot que ce mot de neutre, qui rime richement avec pleutre, quel mot menteur ! Toutes les fois que l'on vous parle de neutralité, défiez-vous, il y a un sous-titre sous cette épithète : "Qui trompe-t-on ici ?" On nous les avait promises, en France, il y a vingt ans, les écoles neutres ; nous avons vu ce qu'elles sont devenues ; nos adversaires ne nous ont pas caché que cette neutralité n'avait été qu'un mensonge habile et une tartuferie de circonstance ; et un ministre de l'instruction publique n'a pas craint de nous le dire en face. Pour nos unions ouvrières, ç'a été la même chose ; nous avons vu que cette neutralité n'était qu'une épithète menteuse. Non point par la mauvaise foi des

hommes — je ne crois pas facilement à la mauvaise foi des hommes, — je crois que les hommes suivent la pente naturelle de leur esprit et de leur cœur; que quand on les met dans une situation impossible, cette impossibilité éclate un jour ou l'autre; je crois que quand un homme prétend qu'il peut rester avec d'autres hommes sans faire connaître ses arrière-pensées, sans se laisser dominer par ses théories, par sa philosophie, il fait une promesse qu'il ne peut pas tenir; un jour ou l'autre, il s'oublie, et ceux qui ont ainsi formé des associations sous le couvert de la neutralité, s'aperçoivent que bientôt une coterie est devenue plus forte que les autres et qu'ils sont entraînés vers des idées qui sont souvent tout l'opposé de celles qu'ils voulaient faire aimer et faire respecter.

Et c'est pourquoi, au cours de ces réunions populaires, vous avez approuvé unanimement, ou presque unanimement, l'idée de constituer, comme dans les pays catholiques d'Europe, des unions ouvrières catholiques.

Savez-vous quelle est notre raison, notre raison essentielle? C'est que toute union ou toute organisation doit être faite, d'après un idéal, bâtie d'après un style. Quand vous bâtissez vos églises, vos jolies églises canadiennes, vous avez un idéal. La plupart du temps vous les voulez pourvues d'une flèche élancée, qu'on puisse voir de loin, pour élever l'esprit des habitants qui peinent sur les sillons; vous les voulez claires et gracieuses, afin de donner à celui qui a travaillé toute la semaine et qui s'en va là le dimanche, un avant-goût de la sérénité joyeuse du ciel; vous leur donnez ce charme, cette aération, cette élévation, cette lumière, pour procurer beaucoup de joie, beaucoup de paix à ceux qui viennent y prier. Ceci, c'est un style, c'est une architecture particulière, qui n'est pas du tout l'architecture de ces temples égyptiens, qui étaient au contraire obscurs,

où l'on venait en tremblant prier une divinité que l'on cherchait à apaiser par des sacrifices, parce qu'on la savait jalouse, méchante et facile à irriter. Vous ne pouvez pas faire des temples de plusieurs styles à la fois, vous êtes obligés de choisir, d'en prendre un, et quand vous bâtissez des églises, ou quand vous bâtissez des maisons, vous donnez à ces maisons, à ces églises, une forme spéciale qui est celle que vous préférez, celle qui répond le mieux à vos besoins, et à votre génie.

De même, quand vous fondez une famille. Vous pouvez les construire, vos familles, sous des formes bien diverses; vous pouvez faire la famille égoïste, comme certains de vos voisins vous en ont donné l'exemple, une de ces familles où l'on fait des économies d'enfants, où l'on en a deux, trois tout au plus, où l'on se resserre jalousement, où l'on cherche à être plus riche d'argent que de tendresse. Vous avez encore ces familles dont le type s'est établi, malheureusement, dans notre vieille Europe, familles libres-penseuses, familles dominées par l'idée de l'union libre; on s'aime au printemps, on se dispute pendant l'été, on se sépare au moment où tombent les feuilles d'automne, et quand on est ainsi séparé, et que, par hasard, il y a des enfants, ce qui n'arrive pas souvent, les enfants s'en tirent comme ils peuvent, entre un père et une mère divorcés, ou un père et une mère qui ne sont même pas mariés et se quittent comme ils se sont unis. Voilà des systèmes qui existent, et vous avez des hommes qui préfèrent cette famille-là, comme il y en a qui préfèrent la première.

Vous, au Canada, — et c'est ce qui a fait votre force, — vous avez voulu la famille du type catholique, la famille où règne l'amour, un amour très fort, un amour que l'on veut éternel, un amour que l'on veut indissoluble; vous avez voulu le respect mutuel, l'amour très vigilant des parents pour les

enfants, le respect affectueux, la vénération des enfants pour les parents; vous avez voulu la famille féconde, qui n'a pas peur des berceaux, qui les aime, au contraire, qui les considère comme une bénédiction de Dieu et comme une des causes de la prospérité nationale.

*LE DEVOIR DES OUVRIERS CATHOLIQUES
CANADIENS.*

Voilà votre système familial; vous avez bâti vos familles sur le plan catholique, d'après le style catholique. Eh bien, est-ce que pour vos associations ouvrières, vous accepterez qu'on vous impose un autre plan, un autre style? Est-ce que, pour ces associations si importantes et si graves, vous ne voudrez pas des lumières que l'évangile et la théologie catholique vous apportent? Est-ce que, pour réaliser cette fraternité ouvrière, si belle et si sublime, vous ne voudrez pas user de ce qu'il y a de meilleur dans votre coeur, des énergies et des forces que Notre-Seigneur-Jésus-Christ y a déposées? Allons donc! voulez-vous arracher de votre intelligence, arracher de votre âme, le meilleur de vous-même, pour entrer ensuite en association avec vos frères de travail et vos frères de misère? Ce serait criminel d'agir ainsi. Vous avez été les privilégiés de Dieu, vous avez reçu des dons qui n'ont pas été départis aux autres, vous avez le front qui brille de lumières magnifiques, vous avez au coeur des énergies insoupçonnées, et vous vous laisseriez dépasser, vous vous laisseriez mener par des hommes qui n'ont ni votre idéal, ni votre foi; vous marcheriez par derrière, à la suite, humblement conduits par ceux qui ne sont ni de votre race, ni de votre religion, ni de votre sang! oui! ce serait criminel.

Ce que vous devez faire, c'est de vous unir entre vous, de

former des associations ouvrières marquées de la forte empreinte du catholicisme. Et si vous agissez ainsi, croyez-le bien, c'est la cause ouvrière tout entière qui y gagnera.

Je ne suis pas de ceux qui vous disent que quand vous serez ainsi groupés entre vous vous ne devrez pas vous unir aux autres. Vous avez vu quelquefois, en traversant l'Océan, les bataillons d'hirondelles. Quand deux groupes se rencontrent et que la tempête éclate, ils se réunissent ensemble; ils voyagent de concert tant que l'orage gronde; et puis, le danger passé, les deux groupes se séparent et ils reprennent chacun sa direction. C'est ce que nous voulons pour le prolétariat répandu dans l'univers. Nous voulons qu'au lieu de former une seule union, où nous serions tous mal à l'aise, où nous serions obligés de sacrifier quelque chose de nos principes et de notre conscience, nous ayons des unions plus souples, qui se forment d'après nos affinités et nos croyances. S'il y a un danger commun, s'il est nécessaire de résister à un grand orage international, alors, tendant une main loyale aux frères de travail qui ne pensent pas comme nous, nous nous unissons sur un point déterminé, pour une question déterminée, nous ferons cause commune, et nous pourrons par ce moyen grouper un nombre beaucoup plus considérable de travailleurs que si nous n'avions eu qu'une seule association.

J'ajoute enfin — je ne fais que l'indiquer, l'ayant développé devant des auditoires qui m'ont applaudi d'une manière si enthousiaste que je me rends compte qu'en vous parlant ainsi, j'exprime votre conviction à tous — au point de vue canadien-français, il y a un intérêt de premier ordre à ce que les éléments ouvriers canadiens ne soient pas perdus, confondus dans une sorte de vaste association cosmopolite, comme seraient fondus quelques pains de sucre si vous les jetiez dans les eaux du Saint-Laurent. Il faut, pour garder votre nationalité, vous allier entre vous, quitte à vous allier ensuite, si vous le

jugez nécessaire, aux autres groupes. J'estime que cette nationalité, que vous avez défendue si admirablement depuis trois siècles, pourrait être très fâcheusement exposée si, refusant de vous grouper ensemble, d'écouter les conseils de Notre Saint Père le Pape Pie X qui n'a jamais perdu une occasion de le rappeler, vous ne vous unissiez pas entre ouvriers catholiques, pour créer des unions qui auront les meilleures chances de succès, des unions qui dans dix ans pourront être à la tête du prolétariat du monde et l'entraîner vers une justice et une fraternité meilleures. (*Applaudissements.*)

UN TRAIT.

Messieurs et chers amis, je voudrais pour terminer vous citer un fait, un des faits les plus douloureux et les plus troublants dont j'ai été témoin dans ma carrière de conférencier; car dans la scène que je vais vous rappeler, il y a une leçon qui m'a servi et qui vous servira à vous-même, et qui se gravera dans votre conscience comme elle est restée gravée dans ma mémoire.

Je me trouvais un jour, appelé par Monseigneur de Ligonnès, dans la maison du peuple de Milhau. C'est une vaste salle, peut-être encore plus grande que ce Monument National; j'y avais, devant 3,000 ouvriers, tenu une réunion publique, avec des contradicteurs fort courtois, jusqu'à minuit environ. Je me disposais à m'en aller, lorsque je vis arriver à la tribune un jeune homme de 17 à 18 ans, la casquette placée sur le derrière de la tête, l'oeil mauvais, la figure un peu grimaçante. Il avait un petit veston court, une ceinture rouge, un pantalon de velours bouffant. Les deux mains dans les poches, il se planta au milieu de la salle, et, — je vous demande pardon de répéter ses paroles, — il dit d'une voix forte: "Citoyens, heureusement, je me suis libéré de l'éducation

cléricale que mon père m'a donnée ; heureusement, je me suis émancipé ; car si je ne m'étais pas débarrassé de ce bagage, j'en serais encore à suivre cette horreur qu'est une croix et cette loque qu'est un drapeau." (*Sensation*).

Je dois dire, messieurs, que quoique la salle fut composée par moitiés de socialistes révolutionnaires et de radicaux, ces paroles cyniques furent accueillies par un silence gêné. Tout au plus, quinze ou vingt jeunes gens applaudirent-ils frénétiquement, pour montrer qu'ils partageaient les opinions de l'interrupteur.

Je me demandais ce qu'il fallait répondre, si je devais garder le silence ou prononcer quelques paroles indignées, lorsque je fus tiré d'embarras par l'arrivée soudaine d'un ouvrier d'une cinquantaine d'années, très pâle, très agité, qui, lui non plus, ne demanda pas la parole, mais se mettant en face du jeune homme, leva les deux bras et cria d'une voix forte : "Non, non, mon fils, ce n'est pas l'éducation chrétienne que je t'ai donnée qui t'a perdu, ce sont les mauvaises connaissances et la débauche qui t'ont perverti. Et puisque tu viens devant nos compatriotes, devant ces hommes au milieu desquels nous avons vécu, d'insulter l'éducation que t'a donnée ton père, d'insulter la croix et le drapeau, ton malheureux père est obligé de te maudire devant tout le monde." (*Sensation prolongée*).

Messieurs, j'ai assisté à bien des réunions publiques troublées ; je ne me rappelle pas avoir vu un spectacle plus émouvant que celui de ces 3,000 ouvriers debout, criant, hurlant, gesticulant, pleurant, ne pouvant détacher leurs regards de cette scène, de ce fils qui, l'écume à la bouche, ne cessait de menacer son père, et de ce père qui s'avavançait vers lui avec ce geste grandiose et terrifiant de malédiction.

Un homme qui était près de nous tomba ; on l'emporta. Nous crûmes à un simple évanouissement. Au bout d'une

minute, on vient chercher le curé de la paroisse, qui était sur l'estrade; il part; il a juste le temps de donner l'absolution au mourant, qui expire en disant une phrase où le prêtre croit entendre ces mots: "J'offre ma vie pour que les enfants de France ne lui ressemblent pas." (*Sensation*).

Quand le silence se fut un peu rétabli, je revins à la tribune. On avait entraîné le père d'un côté, le fils de l'autre. Cette salle était haletante. Je lui jetai simplement ces mots: "Messieurs, vous déciderez si la génération de demain sera semblable au père ou semblable au fils."

Et cette assemblée ouvrière s'écoula, comme à la suite d'un sermon de la Passion du Vendredi-Saint. On n'entendait dans les rues noires que le pas des groupes; personne ne parlait, tellement on était saisi par le spectacle. Et moi le premier j'étais ému plus que vous ne pouvez le penser; et pendant toute la nuit j'eus devant les yeux ces deux hommes qui me paraissaient être deux types: ce vieil ouvrier, type de la vieille génération française, fidèle à l'esprit de famille et fidèle à la patrie, parce qu'il est resté fidèle à Dieu et à l'Eglise, et cet autre, fils du précédent, — voyez comme cela va vite — qui, parce qu'il avait abandonné la croyance en Dieu et l'amour de l'Eglise, en était arrivé à blasphémer publiquement l'éducation catholique et à insulter le drapeau.

Voyez-vous, tout s'enchaîne et se tient, et quand on a laissé se briser un des anneaux de la chaîne, le reste s'en va. Quand un peuple commence à se détacher insensiblement de ce qui a fait sa force, quand les principes qui nous ont soutenus, nous les écartons, quand dans une partie de notre vie nous voulons nous émanciper de ce qui a fait notre meilleure force et notre meilleure sauvegarde, quand nous voulons briser avec ce christianisme qui est notre guide et le moteur qui nous pousse vers le bien, bientôt nous sommes comme de pauvres loques, nous glissons sur la pente fatale, et peu à peu

nous devenons infidèles à notre famille, à nos amis, à notre patrie; nous en arrivons à ne plus respecter la femme, à ne plus respecter les vieillards. C'est un désastre affreux dans les individus et dans le peuple qui se sont laissés laïciser.

- Ah ! mes chers messieurs, mes chers amis, je suis heureux de laisser ce trait gravé dans vos mémoires comme un avertissement tragique. Je reviendrai peut-être un jour dans cette ville de Montréal... (*Applaudissements*) — malheureusement, c'est à une date qui n'est pas assez rapprochée, à mon gré. Je souhaite qu'alors je ne trouve aucun père qui puisse me dire que le fils qu'il a tant aimé commence à ne plus penser comme lui, à ne plus croire ce qu'il croit, à ne plus aimer ce qu'il aime. Je souhaite que toujours, vous qui m'écoutez, vous soyez continués par des enfants qui vous ressemblent; que lorsque vous vous endormirez de votre dernier sommeil, vous ayez comme le grand Pasteur, votre crucifix entre les doigts, afin qu'il vous console et donne de la force à vos enfants. Voilà la tradition, voilà la vérité. Eh bien, ce Christ que vous tiendrez à votre heure dernière, il faut que vous puissiez lui rendre ce témoignage que vous avez tout fait pour lui garder la conscience de votre pays, de vos frères canadiens-français.

J'aime à vous faire entendre ces austères et, je crois, salutaires paroles; elles sont de nature à se graver dans vos coeurs; et si par hasard certains d'entre vous ne comprenaient pas assez le danger de certaines infiltrations et de certaines confusions, il est temps pour eux de se ressaisir, de se grouper plus énergiquement que jamais dans des associations ouvrières fortement catholiques, qui non seulement défendront la tradition de votre race et l'âme de vos enfants, mais qui à mon sens orienteront le prolétariat entier vers de magnifiques destinées. (*Acclamations. Triple salve d'applaudissements*).

CONTRADICTION

LE PRESIDENT: Messieurs, il ne m'appartient pas d'interpréter ce que votre attention et votre émotion, vos applaudissements et vos ovations ont déjà si bien exprimé au magnifique orateur, à l'admirable apôtre que nous venons d'entendre; une voix la plus autorisée qui puisse présentement retentir dans cette enceinte, s'en chargera tout-à-l'heure.

J'adresse une invitation. M. Desgranges est un combatif, il recherche le corps-à-corps. Il a rencontré souvent sur sa route et il a rencontré déjà à Montréal des adversaires. Je sais qu'il s'en trouve dans cette salle. Je les invite à se lever et à présenter sans crainte leurs difficultés ou leurs objections.

QUELQU'UN DANS LA SALLE: Si je prends la parole, ce n'est pas pour entreprendre une vaine discussion, mais pour provoquer des réponses qui seront instructives.

M. le conférencier nous a parlé des réceptions que les anti-cléricaux font quelquefois en France au clergé. L'histoire qu'il a racontée en a amusé plusieurs, mais elle ne devait guère nous surprendre, parce que ici, au Canada, on n'a pas l'habitude de trop bien traiter les gens qui ne pensent pas comme nous. Sarah Bernhardt pourrait vous en dire quelque chose.

M. le conférencier n'a pas eu un mot bien agréable pour les révolutionnaires. Cependant, si j'en crois l'histoire, ce sont presque toujours les révolutionnaires qui ont réalisé des progrès. En France, on a commencé à réaliser des réformes, quand on s'est aperçu que le parti révolutionnaire devenait fort. Pour presque tous les gouvernements, la peur de la révolution a été le commencement de la sagesse.

M. le conférencier nous a parlé des dévouements qu'a

inspirés le christianisme. Les meilleurs exemples de dévouement que je vois à présent, je les vois chez des gens qui disent qu'ils ne sont pas chrétiens, par exemple, chez ceux qui aujourd'hui sont à la tête des partis ouvriers, des partis les plus avancés. (*Protestations et bruit*).

M. le conférencier nous a dit que le progrès était dû au christianisme. Je voudrais bien qu'il nous parle du Japon, qui n'est pas un pays chrétien et qui a, en quelques années, réalisé plus de progrès que n'importe quel pays du monde dans le même temps.

M. le conférencier nous a parlé du dévouement des soeurs et des religieux. Ici, à Montréal, nous avons des hôpitaux où les malades sont soignés par des soeurs, nous en avons d'autres où ils sont soignés par des laïques. Je n'ai jamais entendu dire qu'ils soient mieux soignés là où les infirmières sont des religieuses que là où elles sont des laïques.

M. le conférencier nous a parlé de la transformation qui s'est opérée dans le monde après que Constantin se fût fait catholique. Je ne suis pas bien fort en histoire, mais j'aimerais à savoir si les dragonnades et l'inquisition ont eu lieu avant ou après Constantin. (*Interruptions et bruit*).

On juge ordinairement du progrès d'un pays par le degré d'instruction qu'il a atteint. Je demanderais à M. le conférencier si l'instruction est moins répandue en France, aujourd'hui qu'elle est dominée par les francs-maçons, qu'au temps où elle était dominée par l'Eglise Romaine.

M. le conférencier nous a dit que l'Eglise Catholique aimait le plein jour, la lumière. Ne sont-ils donc pas catholiques, ceux qui chez nous accumulent sophisme sur sophisme pour empêcher l'instruction de pénétrer chez les masses populaires? Pour moi, plus j'étudie, plus je m'affermis dans cette conviction que l'instruction est la base de tout progrès moral et matériel. Je suis de ceux

qui ont eu à souffrir du manque d'instruction. Si j'avais une meilleure instruction, j'aurais pu me créer un sort meilleur. Malheureusement, je n'ai pas pu m'instruire, et si je puis parler, non pas parfaitement, mais au moins, je l'espère, de façon à me faire comprendre, c'est parce que j'ai consacré à l'étude le temps que d'autres emploient à se récréer. J'ai l'intention de continuer à m'instruire, et l'instruction que j'acquerrai, j'ai l'intention de l'employer à venir au secours de ceux qui souffrent des iniquités sociales, à venir au secours des malheureux. Il n'y en a pas beaucoup qui pensent ainsi. Je connais des jeunes gens à qui j'ai parlé de ces choses et presque tous m'ont répondu: "Ce qu'il faut d'abord, c'est gagner de l'argent." Ils ne pensent pas à l'ouvrier, qui, pendant qu'eux étudient, s'étirole dans les manufactures pour leur procurer ce qui est nécessaire à leur instruction, et qui ne connaîtra jamais les joies que procure l'instruction. Ils n'y pensent pas, et si on le leur rappelle, ils disent: "Nous ne sommes pas du peuple." Pour me servir d'une phrase fameuse: la classe ouvrière, pour eux, c'est le terreau sur lequel poussent les élites.

Vous êtes venu ici et je vous reconnais beaucoup de sincérité, mais ne croyez-vous pas qu'il eût été mieux pour vous, plutôt que de combattre les partis avancés, ceux qui veulent le progrès social, et l'égalité économique, de combattre les éteignoirs, qui mettent l'entrave la plus grande au progrès? (*Protestations*).

LA REPLIQUE

LE CHANOINE DESGRANGES : Laissez-moi, mes chers amis, remercier l'interrupteur, qui me fournit l'occasion de m'expliquer sur un certain nombre de questions intéressantes.

A PROPOS DE SARAH BERNHARDT.

Je ne suis pas au courant de ce qui s'est passé ici pour Madame Sarah Bernhardt, mais ce que je sais, c'est que dans mon pays de Limoges, on a sifflé Molière, lorsqu'il vint donner une comédie que mes vieux ancêtres ne considérèrent pas comme très morale. Molière s'en vengea en écrivant contre les Limousins une pièce intitulée "Monsieur de Pourceaugnac", où nous sommes assez maltraités. N'importe ! je vous avoue que je lis toujours "Monsieur de Pourceaugnac" avec fierté, en pensant que nous avons eu des pères qui ont préféré la cause de la moralité à celle du plaisir. (*Applaudissements*). Je considère, en effet, que s'il y a quelque chose de dangereux pour les humbles, pour les petits, c'est précisément ce retour au paganisme, à la volupté, qui a été le signe caractéristique de cette civilisation romaine, où l'on n'avait pas assez d'immoralité pour les théâtres et pour les cirques, et pas assez d'abjection et de mépris pour l'immense majorité des travailleurs, qui étaient à ce moment-là des esclaves. (*Applaudissements*).

CITATION MALENCONTREUSE DE RENAN.

Je regrette que l'instruction de mon interrupteur n'ait pas été poussée au point de lui faire connaître l'auteur de la phrase qu'il nous a citée à la fin de ses remarques, sur cette humanité, ce peuple, qui est le fumier, le terreau dans lequel doivent pousser les élites. Cette phrase est de Renan. (*Applaudissement et rires*) et je vais vous dire à quel moment de sa

vie Renan l'a écrite. Ce n'est pas au temps où il était au séminaire. Au temps où Renan lisait l'Évangile et croyait au Christ, il ne se serait jamais permis de parler ainsi de ceux qui ont été les préférés du Christ. C'est après avoir renié sa foi qu'il en est arrivé à insulter le peuple. Ce sont ceux qui ont le mépris de la morale et le goût de la volupté, qui se laissent entraîner à un anticléricalisme grossier, ce sont ceux-là qui méprisent le peuple.

LES PARTIS AVANCÉS.

J'en trouve précisément un exemple chez ceux que vous appelez les chefs avancés des associations ouvrières. Avancés. Il faudrait tout de même nous entendre sur ce mot. Il y a des gens qui sont avancés parce qu'ils sont plus proches de la vérité et du progrès, et nous croyons être de ceux-là ; il y en a d'autres qui sont avancés comme on dit qu'un gibier est avancé, lorsqu'il a été tué depuis plusieurs jours et qu'il est plus proche de la corruption. (*Applaudissements et rires*). Si vous avez voulu insinuer que je n'étais pas avancé de cette manière, vous m'avez fait un grand compliment.

Ce qui m'écoeure profondément quand j'examine nos associations ouvrières et ceux qui les guident — je ne parle pas de ce qui se fait ici, je ne le connais pas, je parle de ce qui se fait dans mon pays — quand je considère, par exemple, ceux que l'on appelle en France les hommes avancés, les chefs socialistes et les chefs révolutionnaires — à part quelques exceptions, car il ne faut jamais généraliser — c'est qu'ils se servent des épaules des ouvriers comme d'un piédestal pour arriver à la fortune et aux honneurs, et qu'ils n'ont que du mépris pour leurs dupes.

STERILITE LEGISLATIVE DU SOCIALISME.

Vous avez parlé de réformes sociales, vous avez fait allusion aux réformes sociales qui ont été accomplies en France et en Europe. Il y a une chose que peut-être vous ignorez, c'est que pas une de ces réformes n'appartient au programme socialiste; toutes les réformes qui ont été réalisées, en France depuis vingt-huit ans, en Belgique depuis vingt-cinq ans, en Italie depuis vingt ans, tout ce qui est considéré comme un progrès au point de vue ouvrier, cela n'est point sorti de la doctrine de Karl Marx, mais de la doctrine de Mgr de Ketteler et de M. de Mun; et je vous défie de me citer parmi les lois favorables aux ouvriers — la loi sur les accidents, par exemple, la loi contre le travail des enfants, les lois sur le minimum des salaires, sur le repos du dimanche, contre le "sweating system", la loi relative aux industries insalubres, la loi sur les retraites ouvrières — toutes ces lois-là n'appartiennent pas au programme socialiste, qui repose sur la destruction de la société telle qu'elle existe et sur la substitution de la propriété collective à la propriété privée; elles appartiennent à ce programme que Mgr de Ketteler proclamait en 1864 et M. de Mun en 1871, et que le pape Léon XIII a résumé dans son admirable encyclique sur la condition des ouvriers. Ceux que vous appelez des socialistes avancés, lorsqu'ils sont au pouvoir, s'empressent d'oublier leur programme; ils prennent le nôtre, et ils sont bien heureux de trouver nos formules pour pouvoir faire quelques réformes.

Je vous ai parlé tout-à-l'heure de ce politicien qui montait sur le chameau et se faisait conduire par lui aux honneurs et à la fortune. Chez nous à l'ordinaire, des socialistes sont en croupe. Et vous voulez nous faire croire que ces hommes sont dévoués et désintéressés !

UNE FAUTE INEXPIABLE DES SOCIALISTES
FRANÇAIS.

Il y a une chose que je ne pardonnerai jamais au parti socialiste. Une Chambre française a fait cette chose abominable d'expulser les meilleurs d'entre les nôtres, ces soeurs hospitalières, ces frères instituteurs, ces hommes et ces femmes qui se dépensaient pour leur prochain. Et, ces socialistes, qui n'ont jamais présenté une loi contre les riches et les puissants — jamais cela ne s'est fait — je les ai vus, lorsqu'une loi était portée contre les meilleurs de nos enfants, les plus grands amis du peuple, contre les religieux et les religieuses, je les ai vus se lever comme un seul homme et voter cette loi infâme. (*Sensation et réprobation*).

SOEURS DE CHARITE ET INFIRMIERES LAIQUES.

Vous nous avez dit que dans les hôpitaux, il y avait des laïques et des religieuses. Je le sais, et dans les hôpitaux de Montréal je crois qu'il y a beaucoup de laïques qui ont une âme de religieuses. Et quand j'ai développé tout-à-l'heure cette idée d'un cortège accompagnant les malheureux, j'ai pris soin de vous dire qu'il y avait là tous les costumes et toutes les cornettes, et qu'il s'y trouvait aussi beaucoup d'hommes et de femmes qui ne portaient pas de costume spécial. J'ai pris soin de vous le dire, parce que je ne suis pas de ceux qui croient que le bien ne se trouve que sous l'habit religieux; je sais qu'il y a beaucoup d'autres femmes que les religieuses qui rendent service dans beaucoup de nos hôpitaux; et lorsqu'elles s'inspirent de l'idéal qui est le nôtre, lorsque l'amour du Christ emplît leur coeur, elles arrivent à rivaliser très heureusement de sainteté et de dévouement avec les religieuses elles-mêmes. Mais ce que je sais aussi, c'est que,

d'une façon générale, les religieuses offrent de singulières garanties. Vous vous instruisez, mon cher monsieur, je vous en félicite; tâchez donc de savoir où vont se faire soigner M. Clémenceau et M. Caillaux quand ils sont malades. (*Rires*). Ah! je suis convaincu qu'en réunion publique, ils vous approuvent; ils trouvent que les laïques sont admirables, et ils ne manquent pas de laïciser les hôpitaux qui sont pour les pauvres; mais quand ils ont une opération délicate à se faire faire, ils vont tout de suite trouver une bonne soeur. (*Rires et applaudissements*).

L'INQUISITION ET LES DRAGONNAGES.

Vous avez bien voulu nous dire que vous ne connaissiez pas l'histoire de Constantin, mais que vous connaissiez celle de l'Inquisition et celle des dragonnades; c'est peut-être la seule partie de l'histoire que vous connaissez bien. Je vous répondrai, à vous comme à beaucoup d'autres, que ce qui constitue ma juste et légitime fierté quand je discute de l'Eglise, c'est que, sur 1,000 ou 1,500 réunions publiques que j'ai tenues, il m'est arrivé, cinq ou six cents fois, de voir des interrupteurs ou des contradicteurs se lever et de les entendre me dire, après avoir passé en revue l'histoire de l'Eglise et de la civilisation, y cherchant un argument pour m'écraser: "Monsieur l'abbé, parlez-nous donc de l'Inquisition et des dragonnades."

L'Inquisition est déjà vieille; c'est entre le XIII^{ème} et le XVI^{ème} siècle qu'elle a eu lieu. Les dragonnades sont d'un siècle plus tard. Savez-vous que cela me flatte d'appartenir à une église établie depuis 2000 ans, qui compte 200 millions de membres répandus dans tout l'univers, pour laquelle on est obligé de remonter à trois, quatre ou cinq cents ans en arrière pour trouver quelque chose à lui reprocher.

Quand je veux faire, en France, le procès du parti socialiste ou du parti radical, je n'ai pas à remonter si haut; je trouve beaucoup de brebis galeuses. (*Applaudissements*). Et quand je constate les scandales de certains hommes politiques, de certains secrétaires de syndicats qui s'en vont avec la caisse, on me dit: "Pourquoi juger le syndicat tout entier sur la malhonnêteté d'un de ses membres?" Et je réponds: "Comment! vous trouvez le raisonnement mauvais quand je vous l'applique, et vous le trouvez bon quand c'est à nous qu'il est appliqué. Vous trouvez que c'est spirituel de nous parler des dragonnades et de l'Inquisition, qui remontent à trois ou quatre cents ans, et que c'est affreux de vous parler des vols, des crimes et des tares que nous trouvons dans votre sein, sans remonter à plus de dix, quinze ou vingt années. Voilà une singulière façon de raisonner."

Mais je vais plus loin. Nous n'avons pas le temps ce soir d'entamer la question de l'Inquisition et des dragonnades, je le regrette. Vous seriez probablement embarrassé si je vous invitais à prendre l'histoire de l'Inquisition et à l'étudier point par point. Je crois que vous en arriveriez à me répondre — j'en suis même sûr, car vous me paraissez sincère, — vous me répondriez ce que répondait Eugène Fournière, quand, ayant traité la question de l'Inquisition, il concluait à peu près par ces mots: "Je suis obligé de reconnaître que l'Inquisition n'a pas été un crime d'église, mais qu'elle a été un crime du temps."

Pour les dragonnades, cette manière de convertir a été inventée par les politiciens de l'époque, mais n'a jamais été approuvée par l'Eglise. Et je pourrais vous lire, ici, à cette tribune, les protestations indignées et éloquentes des évêques qui représentaient la France, contre ces attentats contre les consciences commis par le pouvoir royal. De telle sorte que si vous examiniez attentivement et impartialement les points

de l'histoire les moins favorables à l'Eglise, et où il vous semble que le terrain est le plus avantageux pour vous, vous découvririez sur ces points-là eux-mêmes, étudiés de cette façon, le travail magnifique et l'effort continu de l'Eglise pour élever les peuples à une civilisation et à un état social meilleurs. (*Applaudissements*).

L'APPORT DES CATHOLIQUES ET DES FRANCS-
MAÇONS A LA CAUSE DE L'INSTRUCTION,
EN FRANCE.

Vous nous avez dit en terminant que certains pays catholiques, comme la France, n'avaient l'instruction que depuis que les francs-maçons étaient au pouvoir. Les francs-maçons ont fait une chose en France, ils ont créé l'instruction obligatoire et gratuite — de cette gratuité qui se paie chez le percepteur. Nous, auparavant, nous avons fait également une instruction gratuite, mais l'argent sortait de nos poches pour la payer. (*Applaudissements*). Pendant 250 ans, quand le peuple ne donnait pas de mandats électoraux à ses serviteurs, ce sont les Frères des Ecoles Chrétiennes et les Petites-Soeurs qui se sont chargés d'instruire les enfants du peuple. Maintenant que le peuple est devenu fort, il y a beaucoup de gens qui viennent à lui, car on trouve toujours des gens pour soutenir les faibles, lorsqu'ils sont forts. C'est ce qui est arrivé en France, et nous avons enregistré ce beau résultat, qu'avec l'instruction obligatoire, avec les millions qui sont consacrés tous les ans à notre instruction publique, nous avons une proportion d'illettrés supérieure à ce qu'elle était au XIIIème siècle, lorsque c'étaient les moines, les évêques et les soeurs qui se chargeaient de l'instruction populaire. Vous trouveriez dans des auteurs non suspects, comme Luchaire, Albert Duruy, Lavisso et Compayré, des

aveux extraordinairement précis à cet égard. J'ai pris moi-même la peine de faire une étude sur ce sujet, j'ai recherché pour l'arrondissement de Bellac quelle était la proportion des illettrés au XIII^{ème} siècle, et je me suis rendu compte qu'elle était inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui, à une époque où le budget ne donnait pas un sou pour l'instruction publique, et où, seuls, les monastères, les évêchés et les paroisses avaient organisé suffisamment d'écoles pour assurer au peuple les bienfaits de l'instruction.

Voyez-vous, il faut se garder de la piperie des mots. Vous vous imaginez que parce qu'aujourd'hui en France l'instruction est obligatoire, laïque et gratuite, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Depuis deux ans, j'ai fait des conférences en France pour démontrer que notre système conduit à une instruction très insuffisante. Et quand je compare l'état de la France à l'état de la Hollande, où ils ont un système d'instruction très supérieur au nôtre, précisément le système de la province de Québec, à savoir, deux sortes d'écoles donnant chacune intégralement deux sortes d'enseignement, — je m'aperçois que c'est en allant dans ce sens que la Hollande est arrivée à abaisser sa proportion d'illettrés de dix pour cent à un pour cent, tandis que nous, après tous les efforts que nous avons faits, nous avons encore dix pour cent d'illettrés, malgré cette instruction obligatoire dont vous vantez les bienfaits. Ce que vous considérez comme extrêmement heureux, c'est-à-dire l'instruction obligatoire, n'a pas donné tout de même les résultats qu'on en attendait.

Ceux qui ont fait l'instruction obligatoire, savez-vous quelle a été leur originalité? Elle a consisté à détruire d'une main impie un certain nombre d'écoles, de pensionnats, qui ne coûtaient pas un sou à l'état, sous prétexte qu'ils étaient dirigés par des congrégations religieuses; et tandis qu'ils les

détruisaient, nous autres, nous les relevions. (*Applaudissements.*)

Il n'y a pas un parti en France qui puisse prétendre qu'il a aimé l'instruction autant que nous. Pendant des siècles en France, nous nous sommes occupés presque seuls, d'instruire les enfants du peuple. Prêtres, moines et curés, se sont imposés de longs efforts et de durs sacrifices pour établir partout des écoles. Lorsque le protestantisme devint en France une influence politique, les universités, en particulier l'université de Paris prirent un caractère nettement bourgeois; les enfants du peuple en furent éliminés; les bourses, qui se donnaient si largement à tous les enfants intelligents, de toutes les classes et de toutes les conditions, ces bourses furent supprimées ou réservées à la bourgeoisie. Et si l'on a fondé des écoles primaires, c'est parce que, sous cette influence du protestantisme, les universités n'admettaient plus assez librement dans leur sein ces jeunes gens intelligents dont vous parliez tout-à-l'heure, et que l'Eglise a toujours soutenus et toujours instruits. (*Vifs applaudissements.*)

Vous qui parlez du respect que l'on n'a pas pour les travailleurs, n'oubliez pas que celui que nous avons pour chef, le Souverain-Pontife Pie X, est issu d'une famille pauvre, et qu'il a pu, grâce à l'instruction que lui a fournie l'Eglise, s'élever et progresser, jusqu'à devenir le chef de la chrétienté, celui devant lequel les rois et les chefs d'état s'inclinent avec respect. (*Applaudissements prolongés.*)

LE PRESIDENT: Au nom de l'assemblée, je remercie très sincèrement et très chaleureusement l'interrupteur, qui nous a valu ces vingt minutes de haute jouissance intellectuelle et catholique.

REMERCIEMENTS D'UN OUVRIER

UN OUVRIER: Monseigneur, monsieur le Chanoine, messieurs les membres du clergé, mes chers amis les ouvriers de Montréal.

Je crois, malgré mon jeune âge, malgré la faiblesse de mes forces, qu'il serait de mon devoir, comme il serait du devoir de n'importe quel ouvrier de Montréal, de ne pas laisser partir M. le Chanoine Desgranges sans lui témoigner notre reconnaissance pour l'intérêt qu'il nous porte, à nous ouvriers, et pour la belle série de conférences qu'il a bien voulu nous faire. M. le chanoine Desgranges nous a dit qu'il était l'ami des ouvriers; il nous le prouve en nous laissant avant de partir ces prédications et ces enseignements, que la classe ouvrière a tant appréciés. (*Applaudissements*).

Vous nous quittez bien vite, M. le chanoine. Vous allez reprendre le chemin de votre bonne ville de Limoges. Dites à vos chers limousins, que vous avez laissé ici, non des limousins, mais de bons cousins. Dites-leur que les luttes que vous livrez avec eux, comme celles que vous avez livrées déjà et que vous nous avez contées, nous inspireront; que la semence que vous avez déposée dans nos âmes a multiplié nos énergies; que nous sommes mieux préparés pour les combats de l'avenir; et nous pouvons vous promettre, ainsi qu'à Monseigneur, la réalisation des vœux que vous formez au sujet des associations professionnelles dans Montréal. (*Applaudissements*).

DISCOURS DE
SA GRANDEUR M^{gr} GAUTHIER

Mes chers amis,

Je veux ajouter un mot aux paroles que vous venez d'entendre.

A la fin de la station du carême et après son admirable conférence du mardi de Pâques, notre cher ami, le chanoine Desgranges a reçu des lèvres autorisées de M. le Curé de Notre-Dame le remerciement et l'éloge qui convenaient. Depuis lors, son ministère s'est étendu, s'est élargi; il a tenu à faire entendre dans d'autres milieux et sur d'autres terrains son apostolique et magnifique parole, et il me semble qu'il est nécessaire que l'autorité diocésaine, de laquelle relève plus directement cette prédication nouvelle, lui dise une parole de reconnaissance.

Cette parole, monsieur le chanoine, je vous l'apporte très cordiale et très attendrie, et il me suffira pour en agir ainsi d'écouter mon amitié.

Il y a dans cette poitrine de conférencier un coeur qui nous a tous conquis; et sur cette terre, où les joies sont rares et les soucis fréquents, on apprécie avec joie le bonheur de se faire de tels amis.

Mais la question qui nous occupe vaut qu'on s'élève à des considérations d'un autre ordre, et je veux vous remercier ce soir très particulièrement d'avoir voulu rencontrer chez eux nos chers ouvriers, et de leur avoir fait entendre sur tout ce qui les préoccupe et les prend aux moëlles la pure et vraie pensée catholique.

Ah! cette classe ouvrière, c'est notre souci du présent et c'est la réserve profonde, j'en ai la conviction, où s'élabore

l'avenir, où s'élabore notre force de demain. De ce peuple ouvrier nous sommes tous. L'un des grands bonheurs de notre nation, ç'a été, c'est de ne pas compter de classe privilégiée. Du peuple nous sommes tous sortis, et par nos attaches les plus profondes nous restons du peuple. (*Applaudissements*). C'est là une vérité inscrite à toutes les pages de notre histoire.

Aux heures douloureuses qui suivirent la conquête, toutes les influences qui protégeaient notre race naissante se sont abstenues d'agir ou se sont envolées vers des climats meilleurs, à cet instant tragique, — il ne faudrait pas qu'aujourd'hui notre peuple l'oublie — ce fut l'Eglise catholique, représentée par ses curés, qui fut sa défense et qui fut son refuge. Au moment où Montréal grandit avec des bonds prodigieux, devient le rendez-vous de toutes les industries, où la richesse, le bien-être, de plus grandes facilités de culture et de fortune menacent d'élever entre nous des barrières, l'oeuvre la plus impie que l'on pourrait tenter, ce serait, à coup sûr, de séparer le prêtre de l'ouvrier. Et ce serait condamner du même coup à toutes les cupidités ce peuple canadien-français, qui, sans le catholicisme, ne serait toujours que la moitié de lui-même. (*Applaudissements*).

Aussi, je vous remercie très particulièrement de nous avoir démontré que l'autorité religieuse dans cette province reste encore le meilleur secours de l'ouvrier, tant à cause de son influence personnelle qu'à cause des vérités solides dont elle est l'interprète autorisée.

Je vous remercie aussi de nous avoir montré, que, quand l'Eglise s'occupe de l'ouvrier, elle ne fait pas à sa doctrine une toilette qui est de mode, mais qu'elle reste fidèle à ses plus vieilles et à ses plus vénérables traditions.

On vous a dit tout-à-l'heure, mon cher ami, qu'en retournant chez vous, vous emportiez nos coeurs. C'est vrai. Emportez également la certitude de nous avoir fait du bien

et de nous avoir laissé ici un résultat qui réjouira votre coeur de prêtre et de patriote — d'avoir laissé notre monde ouvrier plus fièrement catholique et plus ardemment français.
(Très vifs applaudissements).



BNQ



C 000 090 587

TABLE DES MATIERES

	Pages
<i>Allocution du président</i>	3
<i>Conférence du chanoine Desgranges</i>	5
Le Progrès social	7
Deux mauvaises méthodes	8
La vraie méthode d'arriver au progrès	11
Impuissance de ceux qui ne croient à rien	14
Transformation du monde par la croix	19
Objections et réponses	22
La question ouvrière	25
Unions neutres ou unions catholiques	27
Un trait	32
<i>Contradiction</i>	36
<i>Réplique</i>	39
<i>Remerciements d'un ouvrier</i>	48
<i>Discours de Mgr Gauthier</i>	49

Les ACTES SOCIAUX. Collection documentaire : Règlements d'oeuvres, encycliques sociales, lois : 7 sous le numéro, port en sus ; l'abonnement par série de 25 numéros : \$1.25. La 4ème série est en cours.

Le MANUEL SOCIAL PRATIQUE. Volume de 450 pages, synthèse des principales oeuvres sociales : 85 sous ; franco : 95 sous.

Le VOCABULAIRE ECONOMIQUE ET SOCIAL donne la clef des mots, des idées, des systèmes, des doctrines économiques : 50 sous ; franco : 55 sous.

PRETRES, FEMMES, PAYSANS, JEUNES GENS, JEUNES FILLES de France.—Une série de livres sur les initiatives sociales en France, à la ville et à la campagne. Chaque volume : 60 sous ; franco : 65 sous.

INITIATIVES (après la Séparation) : 75 sous ; franco : 80 sous.

Littérature sociale : PAGES SOCIALES de H. Leroy : 85 sous ; franco : 90 sous ; VERS LES HUMILES, nouvelle sociale, de M. Rigaux, 3ème édition : 15 sous ; franco : 17 sous ; même sujet, mis en drame ; trois exemplaires avec droit de représentation : \$1.50 ; franco : \$1.55.

L'EVOLUTION DU ROMAN SOCIAL AU XIXe SIECLE, par René Johannet : 45 sous ; franco : 50 sous.

RECITS, de M. l'abbé Beller, historiottes sociales autour de ces quatre sujets : la croix, l'épée, la ville, les champs : 75 sous ; franco : 80 sous.

QUAND L'AME EST DROITE... (Roman social), par M. Rigaux : Edition ordinaire : 75 sous ; franco : 80 sous ; Edition de luxe : \$1.25 ; franco : \$1.35.

L'ORGANISATION DE L'APPRENTISSAGE MENAGER : 50 sous ; franco : 55 sous.

Le GUIDE D'ACTION RELIGIEUSE 1908. Trois parties : 1° L'Eglise catholique : sa situation actuelle ; 2° OEuvres de formation morale et religieuse ; 3° OEuvres de conquête et de défense. Le volume : 75 sous ; franco : 80 sous.

Le MANUEL PRATIQUE D'ACTION RELIGIEUSE, vade mecum du Clergé et des Catholiques, beau volume in-8° de 800 pages, reliure souple : \$1.25 ; franco : \$1.40.

PLANS ET DOCUMENTS A L'USAGE DES CERCLES D'ETUDES. Feuilles in-8° où sont traitées les questions apologetiques, historiques et économiques.—Les 75 premiers numéros : \$1.25, port en sus. Abonnement à chacune des séries suivantes de 25 numéros : 50 sous ; (Condition requise : être abonné à la *Revue de l'Action Populaire*). La 3ème série (nos 76 à 100) est en cours.

COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS. (Mars 1911) : 50 sous ; franco : 55 sous.

LES PATRONAGES DE VACANCES : 35 sous ; franco : 40 sous.

Cette liste de prix annule toutes les précédentes.

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Abonnement: \$1.00 par an)

- 1* L'Ecole Sociale Populaire: But, organisation, programme.
1. L'Organisation ouvrière catholique en Hollande (épuisé)
JOSEPH-P. ARCHAMBAULT, S. J.
2. L'Organisation Ouvrière dans la province de Québec
(2e édition 1913) ARTHUR SAINT-PIERRE
3. De l'Education du sens social H. LEROY, S. J.
4. Comment protéger notre jeunesse, les patronages
EMILE PICHE, P. S. V.
5. La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste et ses associations
professionnelles Mme MARIE GERIN-LAJOIE
6. "Le Foyer" et ses oeuvres L'abbé HENRI GAUTHIER, P. S. S.
7. La Caisse Populaire—I ALPHONSE DESJARDINS
8. La Lutte antialcoolique dans la province de Québec,
depuis 1906 P. HUGOLIN, O. F. M.
9. Le Logement de la famille ouvrière—I L'abbé E.-E.-M. GOUIN, P. S. S.
- 10-11. Le Logement de la famille ouvrière—Suite et fin
L'abbé E.-E.-M. GOUIN, P. S. S.
12. La Caisse Populaire—II ALPHONSE DESJARDINS
13. Le Mouvement mutualiste dans la Province de Québec
J.-B. ST-ARNAUD
- 13* L'Instruction obligatoire. Polémique DANDURAND-SAINTE-PIERRE
14. Le Cercle ouvrier L. HUDON, S. J.
15. L'Encyclique "Rerum Novarum".
16. Les Oeuvres nécessaires P. VALENTIN—BRETON, O. F. M.
17. L'Eglise et les associations ouvrières—"l'Encyclique
Singulari quâdam" HENRI BEAUVAIS
- 18-19. Contre l'alcool Dr JOSEPH GAUVREAU
- 20-21. Un Catholique social: Frédéric Ozanam E.-E.-M. GOUIN, P. S. S.
22. L'Organisation professionnelle ARTHUR SAINT-PIERRE
23. Réformes scolaires V.-E. BEAUPRE
24. Le Clergé et les études sociales JOSEPH-P. ARCHAMBAULT, S. J.
25. Le Travail Chrétien L'abbé PAUL MAYRAND, D. Th.
26. La Lettre sur le Sillon.
- 27-28. La Cour Juvenile. Son fonctionnement, ses résultats, ses
ambitions E.-E.-M. GOUIN, P. S. S.
29. La Goutte de Lait. Dr JOSEPH GAUVREAU
30. La Fédération Américaine du Travail . ARTHUR SAINT-PIERRE
- 30* L'Utopie socialiste ARTHUR SAINT-PIERRE
31. Le Val des Bois DOMBRAY
32. Les conseils de l'abbé Desgranges aux ouvriers canadiens.
33. Les Ecoles maternelles R. P. DALY
34. L'Eglise et le progrès social CHAN. DES

90587